

DENIS GUÉNOUN

ÉDEN

© D.G. 2024

Rôles :

A., homme.

E., femme.

L'acteur et l'actrice marquent une pause à la fin de chaque vers. Elle peut être infime, ou consistante. Mais elle y est.

I.

A.

Mademoiselle,
ou Madame,
pardonnez-moi
je ne supporte pas de vous voir ainsi
pleurer, seule,
dans ce lieu de passage,
alors que la nuit tombe et qu'il fait froid.
Je ne sais pas ce qui vous arrive
je ne vous le demande pas.
Mais permettez-moi de vous proposer quelque chose,
sans trop savoir,
ce que vous voudrez,
une boisson chaude ?
Nous pourrions aller là-bas,
où brille une enseigne,
il fait sans doute un peu meilleur,
je ne peux pas deviner ce qui vous ferait plaisir,
un chocolat chaud ?
ou autre chose, ce que vous voudrez.
Mais s'il vous plaît, ne restez pas ainsi,
vous n'êtes pas tellement couverte,
le temps est humide,
un peu de pluie n'est pas exclu.
Vous ne dites rien. Je comprends cela.
Je vous parais sans doute bavard,
n'en croyez rien, en général je me tais,
c'est la circonstance qui me pousse.
Je tiens la parole, comme un fil,
pour conjurer le risque de vous perdre.
J'ai une crainte, je redoute que vous soyez en danger,
pas un péril externe, une menace, je n'en sais rien,
un danger de vertige, de tomber dans votre silence,
de vous y engloutir.

Ah. Voilà que vous tremblez un peu.
 C'est le froid.
 Je n'aime pas, non, je n'aime pas vous voir ainsi.
 Je ne vous connais pas, je ne vous demande rien, je n'ai sur vous aucune
 autorité,
 je ne fais que craindre ce que j'aperçois.
 J'y suis sensible. J'ai aussi mes inquiétudes.
 Il ne faut pas se fier à l'allure. On ne voit pas les tourmentes.
 Vous regarder là, comme vous êtes, me fait mal. Si nous devions nous
 connaître,
 je pourrais vous dire pourquoi. Il y a une origine. Mais c'est ainsi. Pour le
 moment, aucune importance.
 Voudriez-vous un chocolat, chaud ?

//

Je ne souhaite pas me mêler de votre vie,
 Mademoiselle,
 ou Madame. J'espère que vous avez
 où dormir.
 La nuit tombe.
 Un endroit paisible, dégagé de toute inquiétude,
 chaleureux, amical. Un lieu qui vous veuille du bien.
 J'ignore tout de vos soucis. Je voudrais qu'ils vous laissent un répit, un
 moment,
 que vous puissiez respirer,
 en paix.
 Là, je vous observe dans un grand désarroi, une solitude (dans l'instant, je
 ne sais rien du reste), un délaissement.
 Vous avez cessé de pleurer, c'est mieux.
 Vos tremblements s'espacent, ils n'ont pas disparu.
 Le lieu autour s'est vidé. Les gens, les promeneurs, ont fui,
 poussés par la nuit qui approche.
 Vous n'allez pas rester là, tout de même.
 Qu'allez-vous faire ? Si le chocolat ne vous séduit pas,
 je peux vous accompagner ailleurs, vers l'endroit où vous souhaitez vous
 rendre. Si c'est proche, nous pouvons marcher, cela vous réchauffera,
 moi aussi, d'ailleurs, je sens le froid qui s'imprègne.
 Si c'est loin, je peux vous conduire en taxi.

Et si, bien sûr, vous n'avez aucun lieu hospitalier qui vous attende,
 j'hésite à vous le dire, pour que vous n'y voyiez aucune pensée
 déplaisante
 je peux vous offrir un espace, chez moi, pour vous reposer, vous réchauffer,
 dormir en paix, en sécurité,
 et même prendre un petit déjeuner
 copieux
 et de bon goût.

Est-ce que vous m'entendez ? Comprenez-vous mon langage ?
 Mon dieu j'y pense, peut-être que ce n'est pas le vôtre, vous ne saisissez
 rien de tout ce que je vous dis,
 ce qui expliquerait la grande ouverture de vos yeux,
 votre regard si neutre,
 où aucun sentiment ne paraît.
 Faites-moi un signe alors. Indiquez quelque chose.
 S'il vous plaît, ne restez pas ainsi.
 Je ne peux pas le supporter.

E.

Allez-vous en.

A.

Mademoiselle ! Ou Madame !

E.

Taisez-vous.

A.

Je ne veux rien d'autre que

E.

Taisez-vous !
 Cessez d'envahir mon silence !

Personne ne me laisse.
 Tous veulent me prendre.
 Je ne demande rien.

A.

Ce n'est pas vrai. Vous pleurez.

E.

Je ne pleure plus. Voilà.
Laissez-moi tranquille.

Vos paroles ajoutent à mes pleurs.
C'est pire.

Vous pensez que je ne vous ai pas vu arriver ?
Votre miel, votre sirop ?
Votre chocolat !
Je connais cette série. J'ai tout vécu.
Vous avez l'air sincère. Vous croyez que ça suffit
pour m'emporter ?
Dans le bistrot à côté ? Vos partenaires ?
Allez-vous en. Je ne veux pas vous regarder.

Monsieur, je suis une boule de haine.
Je vous hais, vous et tous vos semblables.
Je le connais, le refrain de la miséricorde.
Vous m'avez tous conduite ici,
dans ces pleurs, sous cette pluie.

A.

C'est vrai. Il se remet à pleuvoir.

E.

Et on sent le vent maintenant. Vous pouvez ajouter le vent.
Vous voudriez que je vous raconte tout. Je ne le ferai pas.

A.

C'est vrai. Je le voudrais.

E.

Ne comptez pas sur ma misère. Je vois vos mains.
Vous voulez me capturer. Prendre mon histoire.
Ne comptez pas là-dessus. Monsieur. Je suis rétive.
Je suis une batterie de combat. Vous n'aurez pas mon histoire.
Je vais me taire. Longtemps. Jusqu'au bout. Vous ne saurez rien.
Et fermez cette bouche ! Je ne veux rien apprendre de la vôtre.

A.

Pour ça, vous n'aurez pas de mal.

E.

Je ne vous crois pas. Vous êtes au bord de tout me dire.
Je n'en veux pas.
Je ne suis pas de cette espèce. Personne ne m'a eue.

A.

Personne ?

E.

Vous demandez mes confidences !
Je vous vois. Je vous sais.
Non, personne, vous n'en saurez rien.
Je suis une bête à cornes. Un taureau.
Sauvage, en fuite.
Rien ne me tient. Pas même les regards.
Je veux rester là, seule.
Ah, le petit déjeuner de bon goût.
Vous êtes un serpent.
Si vous ne voulez pas déguerpir,
je m'en vais.
Vous m'avez pris mon refuge.
Vous puez, Monsieur.

A.

C'est la pluie. Je suis trempé.

E.

Il faut apprendre. Tenez-vous.
Passez une nuit aussi mauvaise que possible.
Repentez-vous. Ayez honte.

II.

Chez lui. Le petit déjeuner.

A.

Tu veux un pyjama ?

E.

...Pourquoi pas ?

//

A.

Tu as l'air d'un clown.

E.

C'est déplaisant ?

A.

Si tu savais !...

//

Qu'est-ce que tu aimes, le matin ?

E.

Le jour. La vie.
– non. Du café ?

//

A.

Céréales ? Pain ?

E.

Du pain.

A.

Noir. Ça ira ?
Beurre ? Miel ?

E.

Confiture ?

A.

Oui !

//

A.

Comment était le sommeil ?

E.

Bon.
Le tien ?

A.

Plutôt bon.
Quelques réveils, mais c'est passé.

E.

Longtemps, j'ai entendu mon frère dire :
le petit déjeuner, c'est le meilleur repas. Celui de la joie complète.
C'est vrai.
Le tien est de bon goût.
Le soleil arrive dans ta cuisine.
Et quand on a bien dormi
c'est comme si le jour était
grand ouvert.

A.

J'en suis heureux.

//

Tu vas vouloir
une douche ?

E.

Oh oui.

A.

Je ne te demande rien, mais
j'aimerais seulement savoir si

E.

Donc tu me demandes quelque chose.

A.

C'est vrai. Seulement ceci :
est-ce que tu sais comment tu vas passer ta journée ?
est-ce que tu sais où tu vas ?
Je ne te demande pas où tu vas,
seulement de me dire si tu sais.
Excuse-moi, mais je voudrais que ta journée soit
bienveillante.
Quand je te sentais dormir, dans la chambre d'à côté
ce n'était pas rien.
Je voudrais que la vie te soit
favorable.
Même si nous ne nous voyons plus.

E.

Merci.

A.

Est-ce que nous nous reverrons ?

E.

Je te crois
pour avoir dit que tu ne demanderais rien
donc ce n'est pas une demande.
Alors c'est une question.
Personne ne connaît la réponse.
Ni celui
ou celle qui veut croire que oui,
ni celle ou celui qui voudrait jurer que non.
Tu ne le sais pas. Je ne le sais pas.
Et s'il y avait quelque chose comme une puissance céleste,

elle ne le saurait pas non plus.

A.

Comment va la confiture ?

E.

Je ne suis pas familière
de ce fruit. Il est bon.

Le pain est parfait. Le café, un peu fade.

Tu ne m'as pas proposé d'œufs, ni de saucisses, ni de poisson cru,
et toutes ces absences me rendent
euphorique.

Si la douche est à la hauteur,
ce sera mon meilleur réveil depuis
un certain temps. Tu as des serviettes ?

A.

Oui. Je t'en donne une grande,
épaisse. Et une autre,
plus petite. Fais attention au mélangeur, il est désagréable,
avec une oscillation minuscule, l'eau devient brûlante.

Il faut un tact
de bijoutier.

E.

Je te remercie
d'avoir tenu à l'écart
tout ce qui aurait pu troubler la nuit.

Le canapé de ton salon était
impeccable.

Je ne veux pas de ton récit,
mais pour moi, quand la nuit avançait,
quand j'ai senti que gagnait
le sommeil

et plus encore ce matin, au petit jour,
sous la lumière qui traversait le store,
devant ta tête,

quand tu as renversé la tasse,
c'était
bien.

Reste la douche, pour confirmer.
Ces serviettes ?

A.

Merci aussi.
Pour ça.

III.

Deux ans plus tard.

A.

Comme tu as changé !

E.

Deux ans...
Je ne le dirais pas exactement de toi.
Tu parais
intact.

A.

Mais, à ce point !
Comment est-ce possible ?

E.

J'ai vécu.

A.

Donc, pas moi...

E.

Désolée. J'ai parlé trop vite.

//

A.

Alors ?

E.

J'ai travaillé.
Gagné beaucoup d'argent.

A.

Dans quel domaine ?

E.

Bof.
Les affaires.

A.

Tu n'as pas l'aspect
d'une femme d'affaires.

E.

Les affaires ont changé.
Et toi ?
La vie ?

A.

Ça va. Je fais aussi
mes petites choses.

E.

Toujours ta tête.
Le Clown !

A.

Merci.

//

E.

Ces deux années,
j'ai souvent pensé
que s'il arrivait
que je te revoie, je te demanderais
un éclaircissement.
Je peux ?

A.

Bien sûr.

E.

C'est peut-être
intime.
Ce soir-là, tu m'as dit
que tu ne supportais pas

de voir une femme pleurer.
 J'aurais pu penser
 à une solennité,
 la grande âme.
 Je ne l'ai pas senti comme ça.
 J'ai supposé
 un événement, derrière.
 Je me trompe ?
 Tu peux me le dire ?

A.

C'est comme une scène.
 J'avais
 une dizaine d'années, sans doute.
 Dans la cuisine.
 On mangeait dans la cuisine.
 Tous les trois, le frère déjà parti.
 Mon père assis, à table, moi en face.
 Ma mère debout, à côté.
 Il y avait eu
 un différend.
 C'était très rare. Ils formaient ce qu'on appelle un couple
 uni. Vraiment.
 L'occasion était minuscule.
 Une affaire de cuisine,
 si je me souviens bien.
 Ma mère ne se trouvait pas bonne cuisinière.
 C'était une intellectuelle,
 pas à la manière d'aujourd'hui,
 discrète.
 Elle faisait ce qu'elle devait,
 son travail, son ménage
 (mais il y avait une aide)
 prenait soin de nous
 et, lisait énormément.
 Elle vénérât la culture
 les écrivains, les femmes,
 elle n'en parlait pas trop
 expliquait très peu
 elle lisait, sans cesse.

Par moments, elle donnait un avis,
en particulier sur ce que nous, les deux enfants, nous devions lire,
ou pas encore.

Il y avait deux sortes de livres,
ceux qui étaient *pour nous*
et les autres, qui n'étaient pas interdits,
mais qui n'étaient pas pour nous,
pas encore.

Ce jour-là, mon père, à voix très forte
l'a fustigée.

Il avait beaucoup de respect
pour elle, il nous enseignait le respect
pour elle,

tout homme devait un respect absolu
à sa mère

il l'aimait,

ils s'aimaient, tous les deux,

un amour profond, partagé,

j'en suis sûr.

Mais son style était autoritaire

il se retenait, puis explosait.

Ce jour-là, il a crié, fort, il a été dur
pour lui reprocher –

je crois qu'il s'agissait

de moi,

de ce qu'on me donnait à manger,

peut-être avais-je réclamé un autre morceau de viande,

je n'avais pas faim, c'était pour faire l'intéressant,

devant lui, simuler un gros appétit

Parce qu'il trouvait que c'était bien

manger beaucoup.

Elle avait dit, avec sa douceur

de toujours

que j'avais beaucoup mangé déjà

que cela me ferait peut-être du mal.

Il a explosé.

Des choses ressortaient, là, obscures,

qu'aujourd'hui je devine à peine.

Elle est restée silencieuse, debout,

à côté de la table,
et a pleuré.
Sans bouger, en silence.
Je crois maintenant
que je n'avais jamais vu cela.
Quand les larmes ont coulé sur ses joues,
sans bruit,
je me suis levé, pour sortir.
Il me l'a interdit. Il a exigé que je voie, que j'entende.
Il n'était pas cruel, seulement
certain d'avoir raison.
Si je parlais, il devenait le bourreau.
Il voulait que son fils comprenne
qu'il avait raison. Qu'elle avait tort.
Qu'elle était trop raisonnable, mesurée
ne laissant jamais aucune place
au débordement
et qu'il étouffait, qu'il avait besoin d'excès, de fête
que c'était lui, l'opprimé.
Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite.
Je revis cet instant,
figé.
Il est assis, devant, parle trop fort, je n'entends pas ce qu'il dit.
Je suis assis, en face, je sens que tout a lieu parce que j'ai redemandé de la
viande, pour faire l'intéressant.
Je vois Maman, à côté, debout, immobile,
les larmes coulent
en silence
sur sa face.
Depuis ce jour, je suppose,
toute vision d'une femme qui pleure
m'est insupportable. Je n'exagère pas.
Toujours, c'est par la faute d'un homme
ou deux, dont je suis.
Mais, ils ont vécu une belle vie,
leur amour a été beau,
avant, et après.

E.

Tu habites toujours

le même appartement ?

A.

Oui.

E.

Tu y es bien ?

A.

Plutôt.

Pourquoi ?

Mauvais souvenir ?

E.

Pas du tout.

Pas du tout.

A.

Je connais un beau jardin,
pas loin d'ici.

Avec ce temps, il doit être
agréable.

Veux-tu qu'on aille
un peu au soleil, ou à l'ombre ?
Il y a de beaux arbres.

E.

Volontiers. C'est loin ?

A.

Non, je te l'ai dit.

Pas du tout.

IV.

Le Jardin.

A.

En Allemagne,
dans une ville nommée Dresden,
se trouve un musée,
où sont exposées deux toiles,
de Lucas Cranach.
Tu connais ?

E.

Pas du tout.

A.

Deux très grands portraits, en pied,
séparés, d'un homme, et d'une femme,
nobles, riches,
couverts de vêtements luxueux.
Lui est un duc,
de Mecklembourg, je crois,
elle, me semble-t-il, son épouse.
Dans leurs tenues d'apparat,
chargées
ils posent, chacun dans son cadre,
mais les deux toiles sont proches.
Ils nous regardent, de face.

E.

Pourquoi penses-tu à eux ?

A.

Quand j'ai leurs images en tête,
– mais ça s'explique, il y a une raison –,
sous leurs habillements, j'aperçois leurs deux corps.
Ce ne sont pas des tenues très serrées,
comme aujourd'hui des coureurs, dans la rue,

au contraire.
 Mais, sous le volume des habits,
 je les vois.

E.

Tu viens souvent ici ?

A.

Oui.
 Je trouve le jardin très beau.
 Pourtant il est désert.

E.

Tu connais le nom des arbres ?

A.

Non... De petites plaquettes sont fixées
 sur certains troncs. Je regarde.
 Et toi ?

E.

Un peu. Certains.
 Mon grand-père les savait.
 Il les observait, longtemps.
 Je ne sais pas ce qu'il voyait.
 Je ne le pense pas
 occupé de rêveries vagabondes,
 j'imagine des pensées précises,
 techniques,
 nervures, parasites,
 insectes,
 saisons, cultures
 dont je ne sais pas les noms,
 mon grand-père n'était pas d'ici
 il en parlait dans sa langue.

//

Il fait bon, dans ce jardin.
 Pourquoi évoquais-tu, à l'instant,
 sans la dire,

une raison précise
à ce que tu voyais
au travers des deux grands portraits ?

A.

Plus tard.

E.

En ce moment, je voudrais
que nous soyons côte à côte,
et non pas face à face,
debout, comme j'imagine tes deux tableaux,
mais nous touchant,
sur le côté, par les épaules.

A.

Faisons-le.

//

Nous voici.

E.

Devant les arbres.

A.

Quel silence.

E.

Et l'air.

//

Je crois que nous pourrions nous dévêtir.

A.

Faisons-le.

E.

Maintenant ?

A.

Il ne vient jamais personne.

E.

Allons.

//

A.

Côte à côte ?

E.

C'est mieux.

A.

Mais on a tout de même le droit
de se regarder ?

E.

Bien sûr.
Ce n'est pas le but, mais on a le droit.

//

A.

Qu'est-ce que tu en penses ?

E.

Je pense que tu es
un animal bizarre.
Tout est parfait, de haut en bas.
Et puis il y a ce volume étrange,
comme imprévu dans le plan.
Un défaut, un surplus.
Mais

A.

Quoi ?

E.

Plus tard.
Je peux toucher ?

A.

Bien sûr.

//

E.

Et toi ?

A.

C'est très différent.
Les formes sont un peu étranges,
anormales,
comme légèrement déformées.
Les épaules. Les hanches
élargies, rondes,
juste sous la taille serrée.
La coulée des jambes.
Mais, au lieu de cette excroissance que tu dis,
en effet je ne vois rien d'étrange. Au contraire.
Tout au contraire. La perfection.

E.

Même les poils ?

A.

Je reconnais. Pourtant.

E.

Et les mamelons ?

A.

Ah non ! Les mamelons, c'est
parfait ! La rondeur !
On ne pourrait pas imaginer
qu'ils manquent.

E.

Parce que tu les as aussi.

A.

Non, non, pas pour ça.
C'est parfait.

E.

Tu touches ?

//

E.

Tu es parfait.
Et je soupçonne,
c'est bête,
que le volume supplémentaire, inutile,
réalise la perfection.

A.

Mais il ne te prive pas.
Tu es complète.

E.

Non, il ne me prive pas.
Mais la perfection m'épate.
Tout. Pourtant, il y a des défauts.

A.

Oui, la torsion des muscles, des mollets
autour des tibias.
Le vélo.

E.

Mais non ! C'est parfait !
La torsion des mollets, c'est accompli, c'est exact.

A.

Ta ligne est plus pure.
Avec des défauts.

E.

On pourrait s'allonger.
Côte à côte,
nous touchant juste des épaules,
et un peu des hanches.

A.

Vers le ciel ?

E.

Bien sûr.
Et s'il vient des visiteurs ?
Il doit y avoir des gardiens !

A.

On dira qu'on bronze.

E.

C'est convaincant...

A.

Juste un homme, parfaitement cinglé,
et une femme totalement folle,
qui bronzent.

//

E.

Qu'est-ce que tu voulais dire,
Tout à l'heure, de tes toiles ?

A.

Maintenant c'est ridicule.

Il y en a deux autres, à côté, qui leur ressemblent énormément, avec un homme d'un côté, et une femme, de l'autre, nus, ce ne sont pas les mêmes personnes, sans doute pas les mêmes modèles, les toiles ont été peintes à quinze ans de distance, au moins, et les visages sont dissemblables, même les corps n'ont pas la même silhouette, et pourtant ce sont eux, les deux nobles sous les parures, les toiles s'appellent, Adam, Ève, dit maintenant c'est ridicule.

E.

Entre nous
rien jamais ne sera plus
ridicule.

//

Crois-tu qu'on pourrait avoir un enfant ?

A.

Ensemble ?
De la façon dont on s'y prend, jusqu'à maintenant,
cela ne semble pas
acquis.

E.

Oui.
Mais plus tard ?

V.

Plus tard.

E.

D'accord, la convention était
de ne pas chercher à se joindre.
Mais, tout de même,
par moments c'était difficile, non ?
Tu n'as pas trouvé ça difficile ?
Tu ne dis rien.
Tu ne dis rien ?

A.

Je suis
interloqué.

E.

Par quoi ?

A.

Être là.

E.

Oui,
c'est encore nous.

//

Qu'as-tu fait ?

A.

Un long voyage, très long.
Sur des terres
éloignées.
En accostant, je ne voulais pas rester sur le port.
J'ai acheté une moto.
Il n'y a rien à louer.
Je suis parti, sur des routes,
enfin, des routes,
terre et pierre,
pierres, pierres,
j'ai chaviré
tiré la charrue,
jusqu'à trouver
comme un village,
bien trop grand pour un village,
des gens nombreux,
je me suis installé, là,
enfin, installé,
j'ai vécu.
Assez longtemps.

E.

Tu as travaillé ?

A.

Quand ils m'ont vu arriver avec la moto,
 ils ont pensé que je savais faire des choses,
 l'électricité, la technique.
 J'ai essayé. Des déconvenues, quelques petits miracles.
 Assez pour qu'ils m'ouvrent leur table,
 et une place pour dormir.
 Ils vivent
 ensemble. Pas sous le même toit,
 différentes baraques,
 où rien n'est fermé,
 aucune fenêtre, tu parles,
 l'air traverse tout, il fait chaud,
 aucun risque de froid, mais la pluie,
 les pluies...
 Ils mangent nombreux à une même table.

E.

Et les femmes ?

A.

Oui, les femmes, tout le monde.
 Les enfants.
 C'est joyeux,
 on s'entend à peine.

E.

Tu ne parlais pas leur langue ?

A.

J'ai appris, comme ça.

//

E.

C'était bien ?

A.

Oui,
 c'était bien.

//

J'ai eu un enfant.

//

E.

Il, elle,
quel âge ?

A.

Il. Cinq ans.

E.

Où est
-il ?

A.

Chez moi.

E.

Tu l'as enlevé ?

A.

Pas du tout. Sa mère me l'a demandé,
à sa façon.

Indiqué, en tout cas.

Elle en a cinq autres. C'était trop. Celui-ci ne trouverait pas sa place. Avec
ce père.

Il était agité, bougeait tout le temps,
intenable.

Elle m'a fait signe. Pars. Avec le petit.

E.

Signe ?

A.

C'est une femme particulière. Elle est muette.

Très belle. Un regard de feu.

Sourire de paix. Rire fort, sonore, aux éclats.

Beaucoup d'autorité. Là-bas on la suit, on demande ses ordres.

C'est elle qui commande, presque.

Pas sur tout, mais souvent.

Elle est
hautement respectée.
Quand elle a fait comprendre que je devais partir, avec le fils,
tout le monde a obéi.

E.

Et toi ?
Tu l'as quittée,
sans peine ?

A.

Avec beaucoup de peine. Je suis parti
pour lui, d'abord.
Et peut-être par peur, un peu.

E.

Il vit ici.

A.

– avec moi. Il a appris sa nouvelle langue
à une vitesse d'éclair.
Il suit l'école. Brillant.
Aisance de corps, de
verbe. Ça rayonne.
Il nous regarde avec humour,
calme,
un œil de feu, comme sa mère.
Je fais mon possible.

//

E.

Je voudrais le rencontrer.

A.

Il qu'il t'adopte.
S'il me voit avec une femme, je devine
en lui
une rage, je sens l'animal des forêts.

B.

Je saurai m'y prendre.
Les animaux sauvages ne sont pas
les plus jaloux.
Et,
j'aime
les enfants.
Comme des bêtes.

A.

Tu as un enfant ?
Une ?
Des enfants ?

VI.

A.

Qu'est-il arrivé ? Tu n'es plus la même.

E.

C'est prévisible, non ?
Toutes ces années.

A.

Ce n'est pas de cela que je parle.

E.

J'ai vécu.

A.

Heureuse ?

E.

J'ai plongé dans le sexe.

A.

Le sexe.

E.

J'ai laissé venir les secousses.
Je les ai attendues.

A.

Un homme, plusieurs ?

E.

Et toi,
as-tu connu un homme ?

A.

Je peux répondre oui,
et non.
Dans les deux cas,
c'est faux.
As-tu aimé une femme ?

E.

Oh oui.
Mais je ne pourrais pas dire
que c'était le sexe.
Tout, les corps, les lits, les sauts,
les nuits, les matins.
Les après-midis, sans bouger,
au soleil.
Mais,
je ne dirais pas que c'était
le sexe.

A.

Et des hommes ?

E.

Oui. Oh.
J'ai parcouru des extrêmes.
Très différents.
J'ai poussé au bout.
J'ai connu
des parties de moi
inaccessibles.
Des corps dans le corps.
J'ai hurlé.

A.

De douleur ?

E.

Pas trop.
Un peu. Mais d'autre chose.
J'étais
défaite.
Ou,
au contraire, tellement ramassée,
resserrée, concentrée
sur une pointe
des corps, de la gorge,
où je ne savais plus rien

de moi, ni du reste
il me semblait
passer au fond d'un tunnel
de nuit, immense, vide,
astrale

A.

De la joie ?

E.

Je ne sais pas.

A.

Du plaisir ?

E.

Bien sûr,
mais aussi,

A.

quoi ?

E.

je ne sais pas

A.

de la tendresse ?

E.

peut-être, par moments,
incertaine,
intouchable

A.

et ?

E.

je ne sais pas, je te dis que je ne sais pas,
de l'effroi, sans aucun doute,
de la haine,
de la peur, sans fond, de la peur,
des roulements de sexe

où le plaisir et la peur s'enroulent l'un dans l'autre
sans se délier

A.

et la joie ?

E.

non, pas la joie, dans ces moments, pas la joie
du plaisir, sans doute mais je ne sais même plus,
de la peur,
et encore,
une indifférence,
à tout,
une insensibilité
à tout,
un démon,
du démon,
tu me questionnes comme si tu n'avais jamais vécu
jamais rien,
comme si tu n'avais jamais traversé
ces limites
ce tunnel

ça ne te dit rien ?
tu ne l'as pas senti ?

A.

Quoi ?

E.

Le sexe !

A.

Je ne sais pas.
C'était sûrement
différent.
En t'écoutant, j'ai peur aussi

E.

De moi ?

A.

Non !
 De t'avoir perdue.
 Je n'en ai jamais eu peur,
 même sans te voir, des années,
 sans nouvelle,
 je n'ai jamais craint
 de t'avoir perdue.
 Là,

E.

là, oui ?

A.

je ne sais pas. Une peur.

E.

As-tu remarqué
 que des enfants montrent
 une force dans la joie,
 peuvent avoir une force,
 à quoi nous n'atteignons jamais ?
 As-tu été
 foudroyé de leur rire,
 même bébés, bébés déjà,
 leur rire total,
 sans aucune ombre,
 la joie totale,
 sans aucune réserve
 N'as-tu pas pensé que,
 si cela nous semble
 absolument interdit,
 pas la joie,
 mais cette joie
 solaire, plein midi,
 absolue,
 ce rire intégral,
 en courant, en jouant, en tombant,
 ou, par des chatouilles,
 si nous ne pouvons plus jamais nous laisser prendre par cette joie

à ce point
 ou plutôt, je vais le dire à l'envers,
 s'ils en sont capables, sans aucun effort,
 souvent, longtemps, même après des pleurs, du mal,
 lorsque leur rire refléurit sans peine
 sans ombre,
 s'ils en sont capables
 et pas nous
 c'est parce qu'ils
 ou elles
 n'ont pas connaissance
 du sexe ?

A.

Je n'y ai jamais pensé.
 Parce que je ne me suis jamais résolu
 à cette extinction que tu dis,
 je veux la joie, sans ombre,

E.

tu peux répéter ça ?

A.

je veux la joie, sans ombre

E.

comme ça m'étonne

A.

de moi ?

E.

oui, mais
 pas seulement

VII.

Sans aucune indication sur le temps. Ni passé, ni pas.

E.

Où est ton fils ?

A.

Chez des amis.

E.

Avec des enfants ?

A.

Bien sûr.
Il dort là-bas.

E.

L'expression de ton visage
n'est pas habituelle.

A.

Quelque chose ne tourne pas rond
dans le ventre
j'ai mangé
une saloperie

E.

Je ne te crois pas.

//

Je vois ton cœur, ton scan.
Tu es jaune.

A.

C'est raté.

E.

Quoi ?

A.

Tout. Toute la manœuvre.
J'ai vécu pour rien.

E.

Pourquoi ?
Pourquoi maintenant ?

A.

Je voyais autre chose.

E.

On a tous bifurqué.

A.

Tu as gagné de l'argent.
tu as fait des affaires.
réussi
Changé de métier
chaque fois pour aller plus haut
tu as sué, tu as eu peur
tu as entassé des victoires
Je ne voulais pas gagner de l'argent,
mais c'était pour autre chose
Regarde-moi.
À quoi ça ressemble ?
je n'ai ni l'argent
ni le reste

Oui, j'ai travaillé, je travaille,
oui, ce que je fais
n'est pas absolument dénué
de valeur
mais c'est petit, c'est fixe
regarde-moi,
je vieillis,
mais mal
regarde !
tout s'éloigne

il ne s'agit pas de l'argent
 ni de réussite, ni de rien
 c'est autre chose

je voulais être cycliste, monocycliste, paradeur
 clown-poète
 faire plier les routes
 tirer des cortèges
 des clameurs
 m'arrêter, sans raison
 sur le bord
 respirer les vallées
 instaurer des monastères
 fonder planter

Où est-ce ?
 Où les vois-tu, mes usines,
 mes clubs
 mes récitals
 mes classiques

//

Tu t'es baignée, noyée
 dans le plaisir
 engloutie
 j'ai vu tes yeux
 chavirée
 vers l'arrière,
 enfoncée dans le nuage
 tu as lâché
 tu as râlé de plaisir
 supporté le poids des hommes, des bêtes hommes ou femmes
 qui suffoquaient
 de te voir jouir de t'entendre
 Oui, j'ai passé
 dans le plaisir
 reçu, donné
 – effacé

comme les couleurs pâlies d'une photo
qui ne tient pas

j'ai vécu – pourquoi ?
c'est trop tard
mes serments
jurés

je sais ce que tu penses
je n'ai pas le droit
de dire cela
d'accord
à cause de mon fils
d'accord
il ne s'agit pas de mon fils
je l'adore
je ne l'abandonnerai jamais
et quand je le vois vivre
j'oublie
au fond du trou

mais moi, j'ai vécu
pour quoi ?
je ne vis pas
pour mon fils
ça n'a aucun sens
je lui donne
ce que je peux
Et tout le reste ?

E.

Cette femme, lointaine,
elle avait un corps,
elle a un corps

A.

oui, enveloppé en elle-même
enroulée dans une spirale
particulière
belle

costaud
tellement forte
tu verras son fils, il est beau, comme elle
ce n'est pas son corps, d'accord
elle son corps est vif, mat,
large
bien que mince
Avec elle je suis seul
et partout
avec toutes les autres, avec tous

Pourquoi tout ça
ces années immobiles

//

Vois-tu, je ne voulais
ni la fortune ni la gloire
ni rien ni –
Quelque chose qui dépasse
qui éclaire
un soleil dans la tête
ou une nuit, mais claire
limpide
du ciel du vent

j'ai toujours cru que j'irais
au fond
que rien n'allait m'arrêter
je sais
que je n'irai pas
que ça va finir
sans aucun soleil blanc
ou noir

la lumière s'est éteinte
la grande manœuvre
a raté

pourquoi tout ceci
 a-t-il eu lieu ?
 Pourquoi
 j'ai vécu ?

//

E.

Maintenant tu pleures
 te voici qui pleures, là,
 devant moi,
 tombé
 agité de sanglots

Pleure, toi, c'est juste
 il le faut
 ne retiens rien
 laisse couler, laisse vider
 tout, laisse passer
 pleure, oui, suffoque, halète,
 rejette, rejette,
 ne parle pas,
 tu ne parles pas
 c'est mieux
 qui parle ne pleure plus
 vraiment,
 ne parle pas
 pleure, encore, beaucoup
 j'écope les larmes
 dans un vase
 je les reverse, au loin

//

Pendant que tu manges la terre
 la nuit avance
 je sens le souffle bleu
 qui vient va tout guérir
 il faut la croire la nuit
 c'est elle qui guide

qui sait

ne reste pas seul, ce n'est pas juste
ne t'enfonce pas dans la cuve
ma maison ne ressemble pas à la tienne
le désordre est différent
mais bien aussi
j'espère qu'elle te plaira
assez pour t'endormir

tu verras un certain luxe
j'espère
qu'il ne va pas te dégoûter

J'espère aussi qu'un jour
il pourra s'y trouver bien, lui
ce ne sera pas facile
il faudra qu'il vienne
un moment, bref,
pour jouer, j'aurai des jeux
il voudra rentrer après
c'est bien
il aura raison
un jour j'espère
qu'il y restera
de bon cœur

mais ce soir tu peux, toi,
il n'y a pas d'obstacle
tu ne vas pas retourner là-bas
j'aime ta maison
j'y ai traversé une grande obscurité
de loisir,
dans ce lit profond où j'étais libre
non, pas le lit le canapé
j'ai bien
sommeillé

//

compagnon de ma route
 toi l'homme
 de cette vie
 viens passer la nuit prochaine
 dans ma cabane

//

A.

J'ai peur.

E.

de quoi ?

//

E.

Veux-tu
 avoir un enfant
 avec moi ?

veux-tu
 que nous ayons un enfant
 tous les deux

A.

comment cela pourrait
 comment

E.

oh, mais
 nous en sommes
 tout à fait capables
 je le sais
 je connais ton corps
 je l'ai vu
 le mien aussi est capable
 je le connais
 je reçois les fréquences
 Il faudra se donner

beaucoup, beaucoup
de contentement
mais on peut

//

Tu veux ?

A.

Oui.

//

A.

Et toi ?

E.

Oui.

A.

Quand ?

E.

on verra.
Cette nuit,
ou après.
Depuis un instant nous sommes
indestructibles.

//

A.

Comment est
ton petit déjeuner ?

E.

Luxuriant, je t'assure. Tropical.
Prométhéen.

TABLE

I.	3
II.	8
III.	13
IV.	19
V.	26
VI.	32
VII.	38
TABLE.....	47